

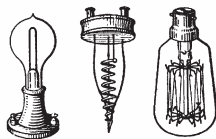
# ONCLE TUNGSTÈNE



*OLIVER SACKS*

# ONCLE TUNGSTÈNE

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR CHRISTIAN CLER



*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Titre original : *Uncle Tungsten*  
Éditeur original : Alfred A. Knopf, Inc., New York  
ISBN original : 0-330-39027-9  
© original : Oliver Sacks, 2001

ISBN 978-2-02-141592-6  
© Éditions du Seuil, février 2003, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

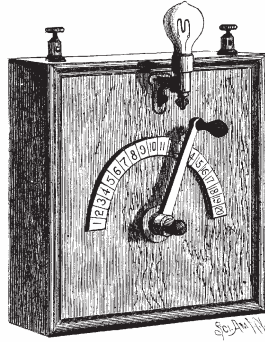
[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Roald*



# I

## *Oncle Tungstène*



**B**EAUCOUP de mes souvenirs d'enfance concernent des métaux : ces corps, semble-t-il, m'ont tenu d'emblée sous leur emprise. Ils contrastaient nettement avec l'hétérogénéité du monde du seul fait de leur brillance, de leur miroitement, de leur argentation, de leur lissé et de leur poids. Ils paraissaient froids au toucher, et résonnaient chaque fois qu'on les heurtait.

J'adorais la couleur jaune, la lourdeur de l'or. Ayant l'habitude de retirer son anneau nuptial de son doigt pour me laisser le manipuler quelques instants, ma mère aimait à me parler de la virginité de ce métal qui ne se ternit jamais. « Sens comme il est lourd, ajoutait-elle, il pèse encore plus que le plomb. » Je savais en quoi le plomb consiste, ayant déjà eu l'occasion de caresser les canalisations à la fois pesantes et malléables que le plombier avait oubliées chez nous une

année. L'or, lui aussi, est mou, m'avait dit ma mère : je savais qu'on le combine souvent à un autre métal afin de le durcir.

Il en allait de même du cuivre — on le mélange, quant à lui, à de l'étain pour obtenir du bronze. Le bronze ! Pour moi, ce terme sonnait comme une trompette, car toute bataille se réduisait, à mes yeux, au choc vaillant du bronze contre le bronze, des épées de bronze contre les boucliers de bronze, contre le grand bouclier d'Achille. Et il est possible également d'associer le cuivre au zinc pour fabriquer du laiton, avait ajouté ma mère. Tous sans exception (elle, mes frères et moi), nous possédions chacun une ménorah\* en laiton réservée à la célébration de Hanoukkah\*\*. (Celle de mon père était en argent.)

Je connaissais le cuivre : les reflets roses de la grande marmite en cuivre vernissé qui trônait dans notre cuisine m'étaient des plus familiers. Cet ustensile n'était décroché de son clou qu'une seule fois par an, lorsque les coings et les pommes sauvages du verger étaient mûrs et que ma mère les cuisait pour faire de la confiture.

Je connaissais le zinc : la vasque pour oiseaux de notre jardin étant en zinc, l'aspect terne et légèrement bleuâtre de ce métal ne m'était pas étranger ; et l'étain aussi, grâce aux lourdes feuilles de papier d'argent dans lesquelles les sandwiches de nos pique-niques étaient emballés. Ma mère m'avait montré que l'étain ou le zinc poussent un « cri » spécial chaque fois qu'on les plie. « C'est dû à la déformation de la structure cristalline », m'avait-elle précisé en oubliant que j'avais cinq ans à peine et ne pouvais donc la comprendre, mais ses paroles m'avaient fasciné... j'avais souhaité en savoir plus !

Un énorme rouleau à gazon en fonte se dressait au milieu de notre jardin. Selon mon père, ce cylindre pesait près de 250 kg : inébranlable ou presque pour les enfants que nous

---

\* Chandelier à sept branches [NdT].

\*\* Fête célébrant la victoire de Judas Maccabée sur les Syriens et la nouvelle inauguration du second Temple de Jérusalem, en 165 avant J.-C. [NdT].



étions, il était soulevé à bout de bras par notre géniteur, qui avait une force immense. Ledit rouleau était toujours plus ou moins rouillé, ce qui ne laissait pas de m'inquiéter : parce que ces taches de rouille s'écaillaient en creusant de petites cavités semblables à des escarres, je craignais que cet objet ne se désagrège dans sa totalité, redoutant le jour où cette corrosion finirait par le métamorphoser en un amas de poussière rouge et de paillettes brunâtres. J'avais besoin de penser que les métaux sont tous aussi stables que l'or — qu'ils sont capables de conjurer les pertes et les ravages du temps.

Je demandais parfois à ma mère d'ôter sa bague de fiançailles pour me faire admirer le diamant qui y était serti : il étincelait de mille feux, un peu comme s'il émettait plus de lumière qu'il n'en absorbait. Ayant appliqué un jour ce diamant sur une vitre pour me montrer qu'il pouvait très facilement rayer du verre, elle m'avait invité ensuite à le poser contre mes lèvres : la pierre était étrangement, étonnamment froide — j'avais constaté de la sorte que, si les métaux sont froids au toucher, le diamant est glacial. Le diamant conduit mieux la chaleur que n'importe quel métal, avait-elle remarqué : parce que c'est un excellent conducteur, il refroidit les lèvres sitôt qu'il entre en contact avec elles... et je n'oubliai jamais cette sensation. Une autre fois, elle m'avait fait voir ce qui se produit lorsqu'on touche un glaçon avec un diamant qu'on tient à la main : toute la chaleur de votre main passant à l'intérieur de la glace, cette matière est tranchée comme du beurre. Ma mère m'avait appris que le diamant est une variété particulière de carbone, comme les boulets de charbon avec lesquels nous chauffions toutes nos pièces en hiver, et cette information m'avait laissé perplexe : comment le charbon, matière noire, feuilletée et opaque, aurait-il pu avoir quoi que ce soit en commun avec la gemme si dure et translucide qui ornait sa bague ?



AIMANT la lumière, j'appréciais au plus haut point l'éclairage diffusé par les bougies de Shabbat que ma mère allumait chaque vendredi soir tout en murmurant une prière. On m'avait interdit de toucher à ces bougies après qu'elles avaient été allumées — elles étaient sacrées, m'avait-on enseigné, et leurs saintes flammes ne devaient pas être tripotées. J'étais comme hypnotisé par le petit cône de lumière bleue qui entourait la mèche — pourquoi cette flamme était-elle bleue ? Toutes nos cheminées étant alimentées au charbon, je contemplais souvent leurs âtres, regardant les flammes passer du rouge pâle à l'orange puis au jaune et les attisant ensuite avec un soufflet jusqu'à ce qu'elles soient presque portées au blanc. Si la température augmentait encore, me demandais-je, deviendraient-elles bleues ?

Le Soleil et les étoiles brûlaient-ils de la même façon ? Pourquoi ces astres ne s'éteignaient-ils jamais ? De quoi étaient-ils faits ? J'avais été rassuré d'apprendre que le cœur du globe terrestre est constitué d'une grosse boule de fer (c'était du solide, quelque chose sur quoi on pouvait compter !), comme j'avais découvert avec plaisir que les êtres humains sont composés des mêmes éléments que le Soleil et les étoiles : mon corps, autrement dit, comprenait des atomes qui pouvaient provenir de telle ou telle étoile lointaine... Mais cette idée m'avait effrayé aussi en m'amenant à imaginer que ces atomes ne m'avaient été prêtés que pour un temps limité et risquaient par conséquent de se disperser à tout moment, comme la fine poudre de talc que j'avais aperçue dans la salle de bains.

Sans arrêt, j'importunais mes parents avec mes questions trop fréquentes. D'où vient la couleur ? Pourquoi ma mère se servait-elle de la boucle de platine suspendue au-dessus de la cuisinière chaque fois qu'elle voulait allumer le brûleur à gaz ? Qu'arrive-t-il au sucre remué dans du thé ? Où va-t-il ? Pourquoi des bulles se forment-elles dans l'eau bouillante ? (Le spectacle de l'eau portée à ébullition m'enchantait : j'aimais la voir frémir sur le feu juste avant que des bulles apparaissent à sa surface.)

Ma mère m'avait initié à bien d'autres merveilles. Possédant un collier d'ambre jaune, elle avait frotté ces perles polies sous mes yeux pour me montrer comment de petits bouts de papier s'envolaient avant de venir s'y coller; de même qu'elle avait placé ces morceaux d'ambre électrisés contre l'une de mes oreilles pour me faire entendre leurs infimes craquements et crépitements.

Âgés respectivement de neuf et de dix ans de plus que moi et tous deux passionnés par les aimants, mes frères aînés Marcus et David avaient été ravis de me démontrer les effets du magnétisme en disposant un aimant sous une feuille de papier saupoudrée de parcelles de limaille de fer: je ne me lassais jamais d'observer les tracés remarquables qui rayonnaient à partir des pôles magnétiques. « Ce sont des lignes de force », m'avait expliqué mon frère Marcus — mais je n'en étais pas plus avancé pour autant !

Puis il y avait eu le poste de radio que mon frère Michael m'avait donné et avec lequel je jouais dans mon lit, déplaçant le fil sur la galène jusqu'à ce que je réussisse à capter une station haut et clair. Ainsi que les montres lumineuses: mon oncle Abe ayant fait œuvre de pionnier en matière de peintures phosphorescentes, la maison en regorgeait. Comme mon poste à galène, je les emportais elles aussi chaque nuit sous la voûte de mes couvertures et de mes draps, m'y créant une caverne qu'elles éclairaient d'une inquiétante lumière verdâtre.

Tous ces objets (l'ambre frotté, les aimants, le poste à galène, les cadrans de montre avec leur luminescence si étonnamment durable) me faisaient pressentir l'existence de rayons et de forces invisibles: sous l'univers familier des couleurs et des apparences visibles se dissimulait un monde obscur et secret dont les lois et les phénomènes me semblaient mystérieux.

Chaque fois que les plombs « sautaient », mon père grimpeait sur une chaise pour atteindre la boîte à fusibles de la cuisine, identifiait le boîtier de porcelaine qui supportait le fusible qui avait fondu et y remplaçait un nouveau fil à la consistance bizarrement moelleuse. J'avais du mal à imaginer que du métal

puisse fondre — ces fusibles pouvaient-ils être vraiment tirés du même matériau qu'un rouleau à gazon ou une boîte de conserve?

Les fusibles sont fabriqués dans un alliage spécial à base d'étain, de plomb et d'autres métaux, m'avait dit mon père. Or, tous ces composants avaient des points de fusion relativement bas, mais le point de fusion de leur alliage était plus bas encore. Comment pouvait-il en aller de la sorte? me demandais-je. Quel était le secret du point de fusion si étrangement bas de ce nouveau métal?

Ce mystère avait-il quelque chose à voir avec l'électricité, et comment cette force se propageait-elle? S'agissait-il d'une sorte de fluide comparable à la chaleur, qui est capable elle aussi de se transmettre d'un corps à l'autre? Pourquoi se diffuse-t-elle à travers le métal, et pas dans la porcelaine? En ce domaine également, des explications étaient indispensables.

Mes questions étaient innombrables et portaient sur tout et n'importe quoi, même si j'avais tendance à revenir inlassablement à mon obsession des métaux. Pourquoi brillent-ils? Pourquoi sont-ils lisses? Pourquoi sont-ils froids? Durs? Lourds? Pourquoi plient-ils sans se casser? Pourquoi résonnent-ils? Pourquoi deux métaux mous comme le zinc et le cuivre, ou l'étain et le cuivre, peuvent-ils se combiner en produisant un métal plus dur? Comment se fait-il que l'or soit doré, et pourquoi ne se ternit-il jamais? Patiente la plupart du temps, ma mère s'efforçait le plus souvent de me fournir les explications que je réclamais, avant de finir par me répondre, épuisée: «C'est tout ce que je puis te dire — si ça ne te suffit pas, interroge ton oncle Dave!»



Nous l'appelions «Oncle Tungstène» du plus loin qu'il m'en souvenait, parce qu'il fabriquait des ampoules électriques à filaments de tungstène. Son entreprise avait été baptisée

«Tungstalite», et je lui rendais souvent visite dans sa vieille usine de Farringdon pour l'y regarder travailler, le cou ceint d'un col cassé et les manches de chemise relevées : c'était là que le sombre et lourd minerai de tungstène était compressé, martelé puis fritté au rouge avant d'être étiré en un fil de plus en plus fin où les filaments étaient découpés. Les mains de mon oncle étaient parsemées de cette poudre noire qui résistait aux lavages les plus énergiques (même s'il s'était fait retirer la totalité de l'épiderme, je ne suis pas certain qu'il aurait réussi à s'en débarrasser !). Comme il manipulait du tungstène depuis trente ans, je m'étais imaginé que cet élément si pesant s'était infiltré à l'intérieur de ses poumons et de son sang, envahissant chacun de ses vaisseaux et de ses viscères, chaque tissu de son organisme ; et cette transformation me semblait plus miraculeuse que dommageable : un peu comme si cet élément si puissant avait pu fortifier et durcir son corps en lui conférant une vigueur et une endurance quasi surhumaines !

Chaque fois que je me rendais dans cette usine, il m'emmenait voir les machines ou chargeait son contremaître de me servir de guide. (Ce contremaître était un petit bonhomme aux muscles saillants, une espèce de Popeye pourvu d'avant-bras énormes qui, croyais-je, prouvaient à quel point le travail du tungstène est bénéfique.) Jamais je ne me fatiguais d'admirer ces machines ingénieuses, toujours merveilleusement propres, luisantes et huilées ; ou le four où le minerai noir perdait son incohérente pulvérulence en étant compressé en une série de barres denses et rigides d'un vert chatoyant.

Au cours de ces visites et parfois aussi à son domicile, Oncle Dave me donnait des leçons de métallurgie, menues expériences à l'appui. Je savais que le mercure, ce curieux métal liquide, est incroyablement lourd et dense : même le plomb flotte à sa surface. Pour me le démontrer, mon oncle avait placé une boule de plomb dans une cuvette pleine de vif-argent : j'avais pu voir cette boule flotter sur le mercure. Mais, à ma grande surprise, la petite barre grise qu'il avait tirée ensuite de sa poche était tombée immédiatement au

fond de ce récipient. C'était du tungstène, *son* métal, avait-il commenté.

La densité du tungstène qu'il fabriquait, ainsi que sa grande inertie chimique, faisaient le bonheur de mon oncle. Il adorait manipuler ce métal — non seulement le fil étiré et la poudre, mais aussi et surtout les petites barres massives et les lingots : il les caressait, les faisait sauter (avec tendresse, semblait-il) dans ses mains. « Tâte-moi donc ce tungstène fritté, Oliver, me disait-il quelquefois en me lançant une barre. Rien d'autre au monde ne te procurera une sensation comparable » ; ou il tapotait les petites barres pour me faire entendre leur tintement profond : « La sonorité du tungstène est inimitable », m'avait-il dit. J'ignorais si c'était vrai, mais je ne mettais jamais sa parole en doute.



ÉTANT le dernier-né d'une mère qui était presque la benjamine de sa fratrie (je n'avais que trois frères aînés, alors qu'elle avait rang de pénultième parmi ses dix-huit frères et sœurs), j'étais venu au monde près de cent ans après mon grand-père maternel et ne l'avais jamais connu. Né en 1837 dans un petit village russe sous le nom de Mordechai Fredkin, il s'était expatrié dès sa seizième année pour éviter d'être enrôlé d'office dans l'armée cosaque : il s'était servi pour ce faire du passeport d'un défunt nommé Landau. Sous le nom de Marcus Landau, il s'était acheminé vers Paris, dans un premier temps, et Francfort, ensuite, où il avait épousé une femme aussi jeune que lui (elle avait seize ans elle aussi). Deux ans plus tard, en 1855, le couple s'était installé en Angleterre avec son premier enfant.

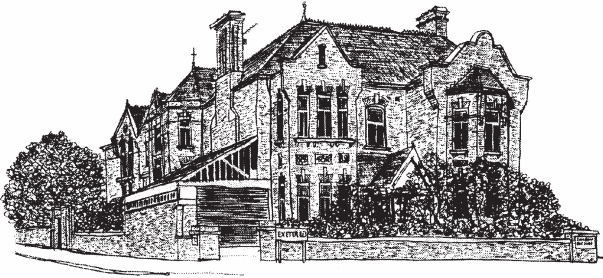
Au dire de tous, le père de ma mère était aussi attiré par la spiritualité que par les réalités plus tangibles. Il avait exercé tour à tour les professions de bottier et de fabricant de chaussures, de shoet (abatteur rituel) et enfin d'épicier, mais ce n'était pas moins un juif érudit, un mystique, un mathématicien amateur et un inventeur. Très large d'esprit, il avait imprimé un quotidien (le *Jewish Standard*) dans sa cave de 1888 à

1891 ; s'intéressant de surcroît à la nouvelle science de l'aéronautique, il avait correspondu avec les frères Wright, qui lui avaient rendu visite dans son foyer lorsqu'ils avaient séjourné à Londres au début du xx<sup>e</sup> siècle (certains de mes oncles se souvenaient encore de cet événement). D'après mes oncles et mes tantes, les calculs arithmétiques complexes le passionnaient, et il en effectuait souvent de tête dans sa baignoire, même si son passe-temps de prédilection avait consisté à inventer des lampes : des lampes de sûreté pour les mineurs, des lanternes pour véhicules, des réverbères, etc., qu'il avait pris le soin de faire breveter vers 1870.

Parce qu'il avait cultivé ces champs d'intérêt si variés à la façon d'un autodidacte, mon grand-père avait attaché la plus grande importance à l'éducation de ses enfants : il avait tenu à ce que tous (ses neuf filles non moins que ses neuf fils) fassent de bonnes études, dans le domaine scientifique de préférence. Pour cette raison ou parce qu'ils avaient partagé ses propres enthousiasmes, sept de ses fils avaient suivi son exemple en s'orientant vers les mathématiques et les sciences physiques. La plupart de ses filles, en revanche, avaient choisi de se tourner vers les sciences humaines telles que la biologie, la médecine, la pédagogie et la sociologie : deux d'entre elles avaient fondé des écoles, deux autres devenant professeurs. Pour sa part, ma mère avait commencé par hésiter entre les sciences physiques et humaines : après avoir été emballée par la chimie (son frère aîné Mick venait d'entamer une carrière de chimiste), elle avait finalement décidé de devenir anatomiste et chirurgien. Mais son amour, ou son penchant initial, pour les sciences physiques ne l'abandonna pas plus que son désir de creuser sous la surface des choses pour réussir à les expliquer. Voilà pourquoi les mille et une questions que je lui posais dans mon enfance ne reçurent jamais de réponses impatientes ou autoritaires : parce qu'elles n'ont jamais manqué de me captiver (quand bien même elles me passaient souvent au-dessus de la tête), les réponses scrupuleuses de ma mère m'ont d'emblée encouragé à m'interroger et à enquêter.

J'avais tant de tantes et d'oncles maternels (ils se limitaient à deux du côté de mon père) que le nombre total de mes cousins devait friser la centaine. Ma famille, au sens le plus large du terme, s'étant principalement regroupée à Londres (il y avait aussi des branches américaines, continentales et sud-africaines très fournies), nous nous retrouvions fréquemment, en tribu, à l'occasion de telle ou telle festivité. Non seulement je me souviens depuis toujours de m'être réjoui de faire partie de cette parentèle élargie, mais cet enracinement m'incita en outre à acquérir la conviction que poser des questions, être « scientifique » tout autant que juif ou anglais, était notre affaire à tous, un sorte de travail familial, si l'on peut dire. Je comptais parmi les plus jeunes membres de ce cousinage : j'avais des cousins sud-africains qui avaient quarante-cinq ans de plus que moi, et certains pratiquaient déjà les sciences ou les mathématiques. D'autres, à peine plus âgés que moi-même, étaient déjà épris de sciences : l'un de mes cousins venait de commencer à enseigner la physique ; trois donnaient des cours de chimie en faculté ; et un autre encore était un adolescent précoce de seize ans qui semblait promis au plus grand avenir mathématique. Tous sans exception, ne pouvais-je m'empêcher de songer, nous portions une sorte de vieil homme en nous.



*Au « 37 »*

**A**VANT la Seconde Guerre mondiale, j'ai grandi dans une énorme maison édouardienne, pleine de coins et de recoins, sise au 37 Mapesbury Road. Bâtie juste au croisement de cette rue et d'Exeter Road, cette maison d'angle faisait face à ces deux rues du nord-ouest de Londres et était plus imposante que les bâtisses voisines — de forme carrée, elle aurait constitué un cube parfait si elle n'avait pas été prolongée sur le devant par un porche en forme de V comme un portail d'église et si des fenêtres en saillie séparées par des renforcements n'avaient pas orné chacune de ses façades : ces bow-windows complexifiaient tant notre toit qu'il m'évoquait un cristal géant. Parce que les briques rouges des murs extérieurs étaient très foncées, j'avais imaginé, après avoir appris un peu de géologie, que ces matériaux étaient aussi anciens que le vieux grès rougeâtre de l'ère dévonienne, le fait que toutes les routes environnantes (celles d'Exeter, de Teignmouth, de

Dartmouth et de Dawlish) portaient des noms dévoniens ayant corroboré cette hypothèse à mes yeux.

Le petit vestibule séparant les deux portes d'entrée débouchait sur un hall où s'ouvrait un couloir qui ramenait vers la cuisine. Cette salle et ce couloir étaient pavés de mosaïques colorées, tandis qu'un escalier se dressait à droite du hall : sa lourde rampe en bois avait été lustrée par les glissades de mes frères.

Certaines pièces de cette maison avaient une qualité magique ou sacrée qui était due, je suppose, aux activités professionnelles de mes parents (ils étaient médecins tous les deux) tout autant qu'aux instruments qu'elles contenaient : s'y trouvaient des bocaliers de médicaments, une balance destinée à peser les poudres, des supports pour tubes à essai et bechers, un réchaud à alcool, une table d'examen, etc. Je me souviens qu'une multitude de substances médicinales, de potions et d'élixirs étaient entassés dans un vaste meuble semblable à une antique pharmacie en miniature — un microscope y côtoyait des bouteilles de réactifs permettant de tester la glycosurie des patients, telle cette liqueur de Fehling dont le bleu éclatant virait au jaune quand l'urine contenait des traces de sucre.

C'était depuis la « pièce spéciale » où les patients étaient admis, mais pas le petit enfant que j'étais (sauf lorsque sa porte n'avait pas été fermée), que je voyais parfois filtrer une vive lumière violette, accompagnée de l'étrange senteur marine dans laquelle j'appris plus tard à reconnaître l'odeur de l'ozone : cela se produisait chaque fois que la vieille lampe à ultraviolets fonctionnait... Étant trop jeune pour être certain de ce que les docteurs « fabriquaient », je jetais des regards furtifs sur les cathéters et les sondes alignés dans les récipients en forme de haricot, les écarteurs et les spéculums, les gants caoutchoutés, les catguts et les forceps — objets, je crois bien, qui me faisaient un peu peur et me fascinaient en même temps. Un jour où la porte était restée ouverte par inadvertance, j'avais aperçu une femme dont les jambes relevées reposaient sur des étriers : elle était placée en « position d'examen gynécologique »,

appris-je par la suite. Les sacoches où ma mère entassait ses appareils obstétricaux et ses produits anesthésiques étaient toujours prêtes à être saisies à la volée en cas d'urgence, et des remarques aussi mystérieuses que « Elle est dilatée en demi-couronne » m'aidaient à deviner qu'une intervention urgente était indispensable : l'inintelligibilité même de ces phrases (s'agissait-il d'une sorte de code secret ?) a amplement stimulé mon imagination.

Une autre pièce sacrée consistait dans la bibliothèque, qui, le soir au moins, était le domaine réservé de mon père. Des ouvrages rédigés en hébreu s'entassaient sur une partie des rayonnages, non loin de livres consacrés aux thèmes les plus variés : il y avait ceux de ma mère (elle adorait les romans et les biographies), ceux de mes frères, ceux que mes grands-parents nous avaient légués. Et le théâtre était aussi un sujet de choix, mes parents ayant compté parmi les membres les plus fervents d'un club Ibsen du temps de leurs études médicales puis conservé l'habitude d'assister à des représentations théâtrales tous les jeudis.

Cette bibliothèque n'était pas seulement destinée à la lecture : chaque week-end, les livres consultés en cours de semaine étaient poussés au bord de la table pour que nous ayons la place d'y jouer. Pendant que mes trois frères aînés disputaient de furieuses parties de cartes ou d'échecs, je jouais quant à moi au Ludo (distraction beaucoup plus simple) avec Tatie Birdie, sœur aînée de ma mère qui vivait dans notre foyer — dans ma prime jeunesse, elle fut pour moi une compagne de jeu beaucoup plus assidue que mes frères. Le Monopoly déchaînait les passions, et les prix ou les couleurs des propriétés mises en vente s'étaient gravés dans mon esprit avant même que j'aie connu les règles de ce jeu de société. (Aujourd'hui encore, je me rappelle que les propriétés mauves d'Old Kent Road et de Whitechapel sont bon marché et que leurs voisines immédiates d'Angel et Euston Road sont bleu pâle mais ne valent guère mieux. À l'inverse, j'associe West End aux teintes les plus riches et les plus coûteuses : au rouge écarlate de Fleet Street,

au jaune de Piccadilly, au vert de Bond Street, au bleu Bentley de Park Lane et de Mayfair.) Il nous arrivait parfois aussi de jouer au ping-pong ou de faire de la menuiserie sur la grande table qui trônait au milieu de notre bibliothèque... ce qui n'empêchait pas cette pièce de retrouver son calme après ces frivolités du week-end : chaque dimanche soir, tous ces jeux étaient rangés dans un immense tiroir afin que mon père puisse reprendre ses lectures vespérales dès le lendemain.

Un autre tiroir, factice celui-là, faisait face à ces rayonnages : ne s'ouvrant pas pour une raison ou une autre, il me faisait rêver. Comme tout enfant, j'adorais les pièces de monnaie — leur éclat, leur poids, leurs formes et leurs tailles différentes me ravissaient, qu'elles brillassent comme le cuivre des *farthings*, des *halfpennies* et des *pennies*\*, fussent en argent comme les minuscules pièces de trois *pence* que ma mère cachait toujours dans les puddings de Noël, ou ressemblassent au lourd souverain d'or qui ornait la chaîne de montre de mon père ; et mon encyclopédie enfantine m'avait fait découvrir l'existence des doublons et des roubles, ces pièces trouées, aussi bien que des *pieces of eight*, ces pesos que je visualisais à tort comme de parfaits octogones. Je fantasmais donc que ce tiroir factice s'ouvrirait en laissant apparaître un étincelant trésor de pièces de cuivre, d'argent et d'or, mêlées à des numéraires propres à une centaine de pays et d'époques parmi lesquels figuraient ces magnifiques pièces octogonales.

La vaisselle et les couverts dont nous nous servions lors de la fête de Pâque étaient rangés dans un placard triangulaire, niché sous l'escalier, où j'adorais me glisser. Ce placard était plus profond que la largeur des marches, et j'avais l'impression que le mur du fond sonnait creux : cette paroi devait dissimuler un passage secret, me disais-je. Étant le seul à être assez petit pour pouvoir m'introduire dans cette cachette, je m'y sentais particulièrement bien.

---

\* Pièces d'un quart de *penny*, d'un demi-*penny* et d'un *penny* [NdT].

## Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Migraine

«*La Couleur des idées*», 1986  
(nouvelle édition, revue et augmentée), 1996

L'Éveil

(Cinquante ans de sommeil)  
1987  
(nouvelle édition, revue et augmentée)  
«*Points Essais*», n° 263, 1993

Sur une jambe

1987

L'homme qui prenait

sa femme pour un chapeau

et autres récits cliniques

«*La Couleur des idées*», 1990  
«*Points Essais*», n° 245, 1992

Des yeux pour entendre

Voyage au pays des sourds

«*La Couleur des idées*», 1990  
(nouvelle édition, revue et augmentée)  
«*Points Essais*», n° 337, 1996

Un anthropologue sur Mars

Sept histoires paradoxales

«*La Couleur des idées*», 1996  
«*Points Essais*», n° 495, 2003

L'Île en noir et blanc

«*La Couleur des idées*», 1997

Premiers Regards

«*Points*», n° P661, 1999

## Musicophilia

La musique, le cerveau et nous  
« *La Couleur des idées* », 2009  
« *Points Essais* », n° 698, 2012

## L'Œil de l'esprit

« *La Couleur des idées* », 2012  
« *Points Essais* », n° 727, 2014

## L'Odeur du si bémol

« *La Couleur des idées* », 2013

## En mouvement

Une vie  
« *La Couleur des idées* », 2016



RÉALISATION : P.A.O. ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : SOREGRAPH, À NANTERRE  
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2003. N° 52688-2 (000000)

IMPRIMÉ EN FRANCE